comme dans les pagodes souterraines d'Ellore et d'Elephanta. » Suivent deux pages éloquentes sur le *Mahâbhârata* et le *Râmâyana*, et, naturellement, on finit par les *Nibelungen* – Ozanam s'étant, du reste, personnellement attaché, d'abord aux uns, et beaucoup ensuite aux autres : on est retombé dans la série habituelle. Deux faits demeurent : la série sera bien connue des intelligences françaises, et elle vient rajeunir l'épique selon des recettes tirées de l'indianisme par l'Allemagne.

### *D'un « appétit de miracle » à un âge de critique*

Grande innovation du romantisme, vieux souhait de la première Renaissance, réussite caractéristique de la deuxième, ce dogme est roi : rien ne vaut que l'universel. Par toute l'époque, par tout le savoir, de génie en génie, triomphe un besoin d'émotions, de beautés, de foi, qui soient un liant quasi illimité et engagent une totalité. Peu d'épisodes qui, dans l'histoire politique ou sociale, ne poussent de ce côté. Pas un pays, un individu, pour qui le problème ne se pose. Certains le formulent avec une force ou une chance particulière. L'Allemagne, elle, cela va de soi, le met plus visiblement en système.

Entre les ténors de l'*Athenaeum* on n'entendait que *sympoésie, symphilosopher, symphysique, symbibliser*. Là, guette un fabuleux, tout spontané, tout prêt à exploiter l'acquis scientifique. Exalté encore par un sentiment neuf ou renouvelé, celui de la fuite du temps, qui pousse à vouloir vivre ensemble plusieurs existences et à y unir les contrastes. Autre conséquence : le présent n'a pas de prix qu'en promesse d'un avenir dont un passé garantisse le prodigieux. Résultat final : ces conquêtes de l'esprit historique postulent une démission de l'esprit critique. Ce paradoxe repose sur un fond logique : en même temps qu'on élargit de toutes parts les anciennes limites de la connaissance, on vient à en



éprouver l'élasticité, à les vouloir de plus en plus douteuses. Henri Brunschwig, dont je suis en ceci les déductions séduisantes, projette sur l'Allemagne préromantique l'éclair de cette expression : « l'appétit de miracle ». Il y dénonce une régression qui va de la raison organisatrice à l'instinct de confusion. Pour la France romantique, il faudrait admettre bien des nuances. (Faisons d'ailleurs toutes réserves sur la prétendue « mentalité primitive » : ne serait-ce pas, après tout, ce que, poète, on appelle l'état poétique ? et le « prélogisme » des sauvages n'aurait-il pas pour les civilisés la commodité d'éluder l'explication du logisme ?)

Le passage de la première à la deuxième époque romantique et orientaliste ressemble à la fin d'un balbutiement. Les éditions elles-mêmes, l'aspect matériel des livres, leur densité, leur orthographe, dépassent un stade vacillant, nonchalant, prodigue ; vers 1840, tout s'est resserré, assuré, légitimé. Entre la période Chézy et la période Burnouf, le pré-indianisme allonge des pas d'adulte, aux côtés d'un romantisme qui franchit l'âge des incunables. Alors une de ces rares pauses de l'histoire, où semble se solidifier un météore.

D'abord, ère exclamative et invocatoire : on appelle, à grand renfort de rites et de fouilles, un esprit d'époque ; et puis il est advenu, la page est tournée. Les vacances de l'esprit critique vont finir. Les rêveries véhiculées par quelques intermédiaires, surexcitées par tant de mondes qui s'entrouvrent, rencontrent des positions d'arrêt. Naturellement, le romantisme français aussi a ses fous, et certains n'ont pas cessé de nous être chers ; avec ceux du romantisme allemand ils ont cette différence : chez nous, les fous n'étaient pas les mêmes que les sages.

### *Littérature de panoramas*

Par tout l'Occident, des passionnés de synthèse ont tenté d'élucider à nouveau l'histoire, l'univers, la religion, en utilisant cette vue panoramique de toutes choses que procurait

désormais l'immense Orient annexé à l'humanisme. C'est un livre édifiant que la *Profession de foi du XIXe siècle* où, en 1852, Eugène Pelletan, « mi-fouriériste, mi-disciple de Jean Reynaud » (Viatte), propose à la Création une logique moderne. Dans cet ensemble historique et philosophique l'Inde (deux chapitres sont presque du Quinet, et dès 1855 Erdan le signalait) tient une place de choix. Ambition trop vaste et entachée d'actuel pour atteindre le durable ; encore une « Bible » apocryphe ; c'est en tout cas un curieux et valable monument de la Renaissance orientale.

En 1854 on a vu l'exégèse des temps nouveaux, *Terre et Ciel* de Jean Reynaud. Nous ne nous étonnerons pas si beaucoup de traditions y confluent, depuis Pythagore, les néoplatoniciens, le druidisme, jusqu'aux intuitions vivantes « dans les secrètes profondeurs de nos âmes ». La conviction émouvante qui soutient tout le livre est celle qui, sous nos yeux, animait la fin du XVIIIe siècle, l'espoir d'une explication totale de l'humanité : ici, hypothèse à la fois historique, philosophique et théologique, d'un « cinquième âge », où vont s'élucider les problèmes de l'âme, des origines humaines, des destinées ultra-terrestres. Les trois premiers âges sont géologiques ou paléontologiques, le quatrième celui du genre humain. Encore la manie des « âges », excitée par le *kalpa* hindou, et aboutissant au voisinage du positivisme. L'auteur reprend le dogme staëlien d'un progrès indéfini, imagine que l'homme du XIXe siècle inaugure une ère finale (on repense à Nodier), où les graves questions dont il fut tourmenté trouveront nécessairement leur solution toujours cherchée en vain. Avec quelle continuité il mène son eschatologie parallèlement avec une analyse des faits historiques ! l'histoire, grande conquête récente, est, de page en page, le support, la vérification de la conjecture métaphysique ou visionnaire. Plus gravement que chez Nodier, l'espérance rationnelle de la perfectibilité est amalgamée à l'espérance mystique d'une croyance nouvelle.

Le saint-simonisme avait cru être cette religion dont le siècle proclamait qu'il ne pouvait rester privé. Après 1848, la dernière Révolution faisant passer de la spiritualité le



messianisme dans la politique, l'espérance religieuse met pied à terre ; le ciel qu'elle garde est celui de l'astronomie : chez Reynaud et Hugo la métempsycose devient stellaire. Le nombre impressionnant d'œuvres, non seulement comme celles de Pelletan et Reynaud, de Bunsen et Pressensé, que nous retrouverons à leur place, mais comme *Bible de l'humanité* ou *Dieu*, et qui ont ailleurs réponse ou correspondance, chez un Emerson, un Carlyle par exemple, est un phénomène caractéristique du siècle. Pour tous, l'orientalisme, et très éminemment la pensée hindoue, ont joué un rôle décisif : invoquée à de nombreuses reprises, cette pensée est présente dans le subconscient du temps, dans cette entreprise générale d'explications planétaires.

Un seul échantillon de ces enthousiasmes messianiques : « Une période nouvelle succédera à la période actuelle, mais elle sera le premier âge d'un genre humain nouveau. En attendant ces événements, que la marche du monde nous fait dès à présent juger inévitables, appliquons-nous avec ferveur au service de l'âge dans lequel nous sommes nés. Ne sentez-vous pas qu'il nous entraîne à l'amour de Dieu et du prochain avec plus d'énergie qu'il n'y en a jamais eu dans aucun des âges qui nous précèdent ? » (*Terre et Ciel*, p. 162.) Voilà la profonde justification du romantisme. Avant d'en sourire, il faudrait se rappeler que notre siècle n'en a pas inventé d'autre. En parle-t-il moins sérieusement ? Il crie à son tour une aurore que n'auraient pas annoncée ensemble tous les millénaires. La dernière invention est que l'amour du prochain marche contre l'amour de Dieu. La conception que le monde présent a de lui-même, si elle est née sans doute parmi bien des transformations intervenues depuis 1789 et même depuis la première Renaissance, ne pouvait être ce qu'elle est qu'après la récupération d'un passé devenu enfin un total. Elle a commencé, le jour où la philosophie de l'histoire faisait éclater l'horizon biblique de Bossuet : la carte des terres n'a pas changé sans changer celle des cieux.